

Brève chronique des fouilles de la MAFOUZ (Mission Archéologique Franco-Ouzbèke) en 2000

Frantz Grenet et Muhammadğon Isamiddinov



Édition électronique

URL : <http://asiecentrale.revues.org/632>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001
Pagination : 237-242
ISBN : 2-7449-0289-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Frantz Grenet et Muhammadğon Isamiddinov, « Brève chronique des fouilles de la MAFOUZ (Mission Archéologique Franco-Ouzbèke) en 2000 », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 13 janvier 2010, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://asiecentrale.revues.org/632>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

Brève chronique des fouilles de la MAFOUZ (Mission Archéologique Franco-Ouzbèke) en 2000

Frantz Grenet, Mukhammadjon Isamiddinov

La mission, financée par le Ministère français des Affaires Étrangères, le CNRS et la Fondation Max von Berchem (Genève), opère depuis 1989. Elle a cette année concentré ses fouilles sur deux sites, Koktepa et Afrasiab (la Samarkand pré-mongole).

I. Koktepa

Ce grand site fortifié de plus de 100 ha, situé près de la ville de Chilek à une trentaine de km au nord de Samarkand, fait l'objet d'une partie de nos activités de fouille depuis 1996, sous la conduite de Claude Rapin, Mukhammadjon Isamiddinov, Mutallib Khasanov et Ludmilla Shpen'va. Fondé en même temps que Samarkand, sans doute au VIII^e ou au VII^e s. av. n.è., la ville de Koktepa, dont le nom antique reste inconnu, a cessé de fonctionner comme habitat permanent peu de temps après la conquête grecque. De ce fait elle offre des possibilités remarquables pour étudier la "deuxième urbanisation" de l'Asie centrale (la première, à l'Âge du Bronze, s'était effondrée dans le deuxième quart du II^e millénaire), dans un domaine géographique, la Sogdiane, où les fouilles portant sur cette période sont récentes et peu nombreuses.

La dernière campagne s'est concentrée notamment sur ce qui paraît bien avoir été le principal lieu de culte de la ville, au centre. Les photos aériennes prises avant les ravages agricoles des années 1970 montrent à cet endroit une plateforme à degrés et à base carrée. Seul un quart de cette dernière subsiste aujourd'hui (dimensions restituées : 40 x 40 m, hauteur supérieure à 5 m, bords inclinés). La fouille a permis de montrer qu'elle avait recouvert un premier complexe, à ciel ouvert celui-ci, entouré d'une enceinte fortifiée de 120 x 100 m environ ouvrant à l'angle sud par une porte monumentale enca-

drée de deux tours. On a là affaire à une architecture savante, dont les analogies les plus précises se trouvent en Bactriane (monument pré-achéménide de Tillja-tepe). Ce premier bâtiment a péri dans un incendie. La mise en évidence complète du plan est prévue pour la prochaine campagne. L'interprétation fonctionnelle doit rester prudente en raison de la faible hauteur conservée de ce premier état architectural (20 cm), mais la nature des débris (morceaux de foyers, galets ayant pu servir de couche d'isolement rituel) permet d'envisager que, comme à la seconde étape, il ait été affecté à un culte à ciel ouvert. Telle est en tout cas l'hypothèse que nous avons défendue au séminaire sur "Les Aryas en Asie centrale, en Iran et en Inde" qui s'est tenu au Collège de France du 4 au 25 janvier 2001 (F. Grenet, C. Rapin : "Nouvelles découvertes archéologiques en Ouzbékistan : la problématique des temples-terrasses") et dont les résultats seront publiés sous la direction de G. Fussman.

Un peu au sud-est, toujours à l'intérieur de la ville, se dresse une autre terrasse, haute de 10 m et épargnée par les destructions contemporaines. Depuis la campagne de 1999, nous savions qu'elle avait été complètement éventrée dans l'Antiquité pour y installer une tombe nomade, la plus vaste jamais repérée dans la vallée du Zarafshan, mais nous pensions que, comme toutes celles de son espèce, cette tombe avait été presque entièrement pillée. Une chambre latérale avait toutefois livré un bel ensemble de quatre vases en céramique, reflétant la production de haute qualité des potiers de Samarkand à une époque encore proche de la domination grecque. La première bonne surprise du printemps 2000 fut de constater que la deuxième chambre latérale était aussi intacte, avec un chaudron en bronze ayant contenu les restes du repas funéraire. Le 17 mai, il s'avérait que dans la chambre principale ce que nous avions pris pour les parois étaient en fait les limites d'un puits de pillards : la sépulture, totalement intacte, était à peine au-delà. L'unique destinataire de la tombe était une femme âgée d'une quarantaine d'années au moment de son décès. La robe avait disparu, mais les quelque 350 appliques rondes en or qui la décoraient étaient restées en place et indiquaient l'emplacement des coutures. Le bonnet comportait à sa partie inférieure une bande recouverte de feuille d'or, qui formait diadème; la chevelure ou le voile étaient décorés de perles en verre provenant vraisemblablement de l'empire romain. Autour de la défunte gisaient divers récipients en terre cuite et en argent; à la ceinture, une poche contenait un couvercle de peigne en os figurant deux avant-trains de chevaux (on connaît des objets identiques chez les nomades Sarmates de l'Oural) ainsi qu'un grand miroir en bronze argenté (diam. 19 cm), pur produit des ateliers impériaux de la Chine des Han. Sur la face ornée en relief, les séries de quatre et douze ronds expriment un symbolisme astrologique; au registre extérieur s'enroulent quatre dragons ailés. Quelques miroirs du même type ont été trouvés dans d'autres tombes nomades des environs de notre ère (chez les Xiongnu au Nord de la Chine, à Tillja-tepe en Afghanistan, à Kobjakovo sur la Mer Noire), mais il semble

que seul celui de Koktepa soit un spécimen authentique, les autres étant des imitations antiques soit chinoises soit sarmates. Il ne fait guère de doute que la dame de Koktepa était la reine d'un clan qui contrôlait Samarkand et sa région, et que ce clan avait, peut-être à un stade antérieur de sa migration, fait l'objet des attentions diplomatiques de la cour chinoise.

On aperçoit d'ores et déjà la richesse des implications de cette découverte pour l'histoire d'une période historique obscure, mais à bien des égards décisive pour toute l'histoire future de la vallée du Zarafshan, puisque c'est alors que se sont mises en place les connexions commerciales qu'on appelle conventionnellement la Route de la Soie. Claude Rapin a présenté la trouvaille dans une conférence à l'IFÉAC le 6 octobre 2000. Un projet d'exposition temporaire au Louvre, avec analyse et restauration en France de tous les objets, a été soumis aux autorités ouzbèkes.

Enfin, Andrea Rychtecky et Mukhammadjon Isamiddinov ont entrepris d'établir la carte archéologique de la région du Zarafshan moyen, en commençant par une prospection systématique des sites de la région du canal Bulungur qui desservait Koktepa.

II. Afrasiab

Les fouilles ont concerné deux objectifs : la zone de la grande mosquée et la citadelle.

À 6 m en dessous de la cour de la mosquée, Laurianne Martinez-Sève a poursuivi sur 200 m² le dégagement d'un vaste bâtiment public d'époque grecque, la seule construction à caractère non militaire qui soit attestée pour cette période sur le site d'Afrasiab. Édifié avec beaucoup de soin (toutes les briques crues portent une marque d'équipe de maçons, en général une lettre grecque), il consiste en une série de pièces allongées de 12 x 5 m, couvertes d'un toit plat. Toutes les pièces avaient été affectées à une fonction unique, le stockage de réserves de millet, mais au vu de la monumentalité de ce complexe, on peut faire l'hypothèse qu'il avait au départ une fonction plus prestigieuse (palais, temple ?), ou bien que cette réserve alimentaire n'en occupait qu'une partie. Quoi qu'il en soit, toute la zone dégagée par la fouille avait été victime d'un grand incendie qui a grillé le millet et rougi les murs jusqu'au cœur. Cette catastrophe, survenue au cours de la période grecque, a peut-être eu des causes humaines (trois pointes de flèches ont été trouvées dans les couches de destruction). Le bâtiment fait ensuite l'objet d'une reconstruction médiocre, toujours à la période grecque. L'étude de la céramique a d'ailleurs conduit Bertille Lyonnet à faire de son côté l'hypothèse de deux occupations grecques à Samarkand, séparées par une première conquête nomade qui aurait pu intervenir au milieu du III^e s. av. n.è. et durer un siècle environ.

Toujours sous la mosquée, Frantz Grenet, Igor Ivanickij et Nadja Almazova ont terminé de mettre en évidence la fièvre de construction monumen-

tales, jusqu'ici complètement insoupçonnée, qui a marqué les VII^e et VIII^e siècles de notre ère, et qui reflète la succession rapide de pouvoirs politiques, tous soucieux d'anéantir l'œuvre architecturale de leurs prédécesseurs immédiats. Une grande enceinte préislamique, sans doute celle du temple mentionné par la chronique locale, est rasée peu de temps après sa construction, puis recouverte par un vaste palais de 115 x 84 m, que les dernières données de la fouille permettent d'attribuer à Naṣr b. Sayyâr, le dernier gouverneur des califes Umayyades (738-748). Ce palais, le plus ancien monument islamique important connu en Asie centrale, exprime une architecture hybride où les traditions sogdiennes sont encore très présentes. Mais avant même d'avoir été achevé il est en partie désaffecté, et finalement recouvert par la grande mosquée dont les dimensions définitives se stabilisent au début du IX^e s. Des brouillons ou exercices d'écriture en arabe, écrits à l'encre sur des briques ou des tessons, témoignent d'une activité administrative et peut-être aussi scolaire.

Le second grand objectif de la fouille s'est, comme les années précédentes, situé à la citadelle. Olga Inevatkina a retrouvé des restes de murs achéménides qui pouvaient avoir appartenu au palais des satrapes, cadre du banquet tragique où Alexandre tua son ami Cleitos. De leur côté Yuri Karev et Anvar Atakhodjaev ont poursuivi la fouille du palais islamique construit peu après celui dégagé sous la mosquée. Ce monument, dont la création doit certainement être attribuée à Abu Muslim, organisateur de la révolution abbasside puis gouverneur du Khurasan de 748 à 755, a déjà fait l'objet d'une large information scientifique et reçu toute l'attention qu'il méritait de la part des archéologues de l'islam ancien (voir ci-dessous, bibliographie). Outre qu'elle a permis de compléter sur plusieurs points le plan du monument originel, la campagne de l'été 2000 a rencontré plus haut une réoccupation résidentielle d'époque karakhanide (XI^e-début XIII^e s.) d'une qualité inattendue. Les murs minces en briques et "carcasses" de bois, caractéristiques de cette période, se sont avérés porter un décor peint très riche auquel on ne connaissait jusqu'à présent aucun équivalent dans l'aire karakhanide. Ce décor est parvenu en fragments tombés au sol, mais que le savoir-faire des restauratrices de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences d'Ouzbékistan (Marina Reutova, Janna Sukassjan) a permis de sauver, en vue d'un rassemblement ultérieur. On reconnaît pour le moment un décor calligraphié sur fond de fleurs et d'oiseaux, une figure de cheval caracolant, et un visage humain.

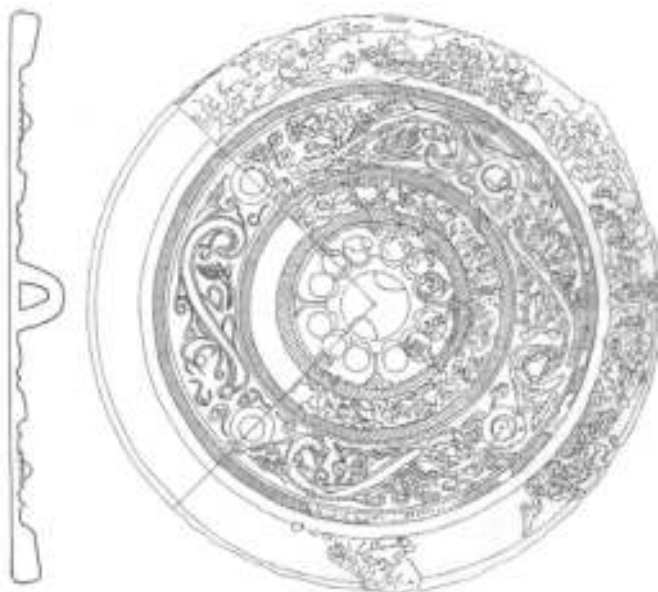
On le voit : douze ans après le début de ses activités, la MAFOUZ est décidément entrée dans la phase où les résultats se cumulent et s'éclairent les uns par les autres. Plusieurs périodes jusqu'ici mal connues de l'histoire de l'Ouzbékistan se trouvent enrichies de nouvelles données : Âge du Fer, période "des invasions" au tournant de notre ère, transition à l'islam, période karakhanide. Les collaborateurs de la mission ont consacré des articles à presque toutes les découvertes de l'année 2000 et des campagnes

immédiatement précédentes. Ces travaux, ainsi que ceux menés antérieurement aux “Portes de Fer” de Derbent, ont aussi permis de relancer la discussion sur plusieurs questions importantes concernant la géographie historique de la région à l’époque antique.

Frantz Grenet (CNRS, Paris, France)
Mukhammadjon Isamiddinov
(Institut d’archéologie, Samarkand, Ouzbékistan)

BIBLIOGRAPHIE

- À paraître dans *Alexander’s legacy in the East. In honour of Professor Paul Bernard (Bulletin of the Asia Institute, 12, 2001)* : F. Grenet, C. Rapin, “Alexander, Aï Khanum, Termez : remarks on the spring campaign of 328” ; B. Lyonnet, “Les Grecs, les nomades et l’indépendance de la Sogdiane, d’après l’occupation comparée d’Aï Khanoum et de Marakanda au cours des derniers siècles avant notre ère” ; C. Rapin, « L’incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée : propositions pour un décodage ».
- M. Isamiddinov, M. Khasanov, C. Rapin, “Découverte de la tombe d’une princesse scytho-sarmate des environs de notre ère près de Samarkand”, *Comptes-rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, séance du 12 janvier 2001.
- F. Grene [Grenet], I.D. Ivanickij, “Dvorec omeâdskogo namestnika pod mečet’û abbasidskogo perioda na Afrasiabe” [Le palais du gouverneur omeyyade sous la mosquée de période abbaside à Afrasiab], in *Arheologija, numizmatika i epigrafika srednevekovoj Srednej Azii. Materialy naučnoj konferencii, posvášennoj 60-letiju so dnâ roždeniâ doktora istoričeskikh nauk B. D. Kočneva* [L’archéologie, la numismatique et l’épigraphie de l’Asie centrale médiévale. Matériaux de la conférence consacrée au 60^e anniversaire du docteur en histoire B. D. Kotchnev], Samarkand, 2000, pp. 58-62.
- Yu. Karev, “Un palais islamique du VIII^e siècle à Samarkand”, *Studia Iranica*, 29, 2000, pp. 273-296.



Miroir chinois des environs de notre ère trouvé dans la tombe de Koktepa (dessin I. Almazova) : un quart de la surface est présenté dans l'état originel reconstitué, le reste dans l'état actuel avant enlèvement des oxydes.



Détail du décor peint d'époque karakhanide trouvé dans le quartier résidentiel au-dessus du palais d'Abu Muslim à Afrasiab.